



**CECIL**

Cahiers d'études des cultures ibériques et latino-américaines

**12 | 2025**

**Representar las migraciones del siglo XXI desde la literatura: identidad, movilidades y prácticas discursivas de la resistencia**

---

Rocío Munguía Aguilar, *Mémoires de nos mères. Faire récit de l'esclavage féminin aux Antilles et aux Amériques*

Louise Ibáñez-Drillières

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/cecil/6532>

DOI : 10.4000/152d2

ISSN : 2428-7245

**Éditeur**

Université Paul Valéry Montpellier 3

**Référence électronique**

Louise Ibáñez-Drillières, « Rocío Munguía Aguilar, *Mémoires de nos mères. Faire récit de l'esclavage féminin aux Antilles et aux Amériques* », *CECIL* [En ligne], 12 | 2025, mis en ligne le 30 juin 2025, consulté le 31 octobre 2025. URL : <http://journals.openedition.org/cecil/6532> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/152d2>

---

Ce document a été généré automatiquement le 31 octobre 2025.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

---

# Rocío Munguía Aguilar, *Mémoires de nos mères. Faire récit de l'esclavage féminin aux Antilles et aux Amériques*

Louise Ibáñez-Drillières

---

## RÉFÉRENCE

Rocío Munguía Aguilar, *Mémoires de nos mères. Faire récit de l'esclavage féminin aux Antilles et aux Amériques*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2024. 342 p. ISBN : 978-2-7535-9872-0

- 1 Qui est le *nous* en filigrane dans le titre *Mémoires de nos mères*? Pour Rocío Munguía Aguilar, ressaisir les enjeux des débats mémoriels sur l'esclavage depuis la littérature est une manière d'hériter activement, des deux côtés de l'Atlantique, de la marque au fer rouge d'une histoire qui ne cesse de hanter les sociétés postcoloniales. En analysant la formation d'un matrimoine littéraire de l'esclavage féminin depuis les Antilles francophones et l'Amérique hispanique, elle s'astreint à penser la puissance de transmission de la littérature et les conditions indispensables à sa relative capacité de réparation. Ce *nous* difficile et nécessaire, qui embrasse les populations afrodescendantes autant que les descendants de négriers, désigne donc la société dans son ensemble, collectivement concernée par ce legs accablant.
- 2 Rocío Munguía Aguilar est maîtresse de conférences en littératures francophones et comparées à l'INSPÉ de Guyane depuis 2022. Cet ouvrage est issu de sa thèse de doctorat, soutenue à l'Université de Strasbourg en 2019, qui a reçu une mention spéciale du jury du Conseil scientifique de la Fondation pour la mémoire de l'esclavage, le Prix de thèse de l'Institut du Genre (CNRS), ainsi que le Prix de thèse de l'École Doctorale 0520 des Humanités de l'Université de Strasbourg.
- 3 L'approche comparatiste et interdisciplinaire de cette remarquable étude s'inscrit explicitement dans le sillage du « tournant transnational » des études littéraires (p. 30), et revendique la triple filiation des *cultural studies*, des *postcolonial studies* et des féminismes décoloniaux latino-américains. Dans cette perspective théorique et méthodologique, formulée au cours d'une introduction efficace (pp.13-37), la chercheuse propose de faire dialoguer six romans publiés au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle par trois écrivaines antillaises francophones (Évelyne Trouillot pour Haïti, Fabienne Kanor pour la Martinique, Gisèle Pineau pour la Guadeloupe) et trois autrices latino-américaines hispanophones (la Mexicaine Oralia Méndez Pérez, l'Uruguayenne Susana Cabrera, l'Argentine Ana Gloria Moya). Ce corpus principal s'adosse de loin en loin à un corpus secondaire composé de quatre romans francophones d'écrivaines antillaises respectées, dont Maryse Condé avec l'incontournable *Moi, Tituba sorcière...* (1986).
- 4 La contribution de cette imposante recherche aux études culturelles consacrées à l'esclavage et à ses représentations est de deux ordres. D'une part, le choix d'un corpus exclusivement écrit par des femmes vient éclairer l'émergence littéraire d'une « historE (*herstory*) » de ce traumatisme historique, centrée sur la dimension genrée de l'expérience de l'esclavage (p. 298), l'ouvrage s'associant ainsi au mouvement impulsé par les travaux d'Amina Butoyi Shabani (2018), qui lui sont pratiquement contemporains. L'originalité de l'étude tient par ailleurs à son corpus transculturel plurilingue, qui met en regard des productions littéraires issues de deux territoires rarement abordés conjointement dans ce domaine : les Antilles francophones et




## Mémoires de nos mères

Faire récit de l'esclavage féminin  
aux Antilles et aux Amériques

Rocío Munguía Aguilar



l'Amérique latine hispanophone non-caribéenne. Défaisant la sur-représentation des corpus anglophones en la matière, cette sélection est destinée à donner la mesure du « phénomène global que constitue aujourd'hui l'écriture mémorielle de l'esclavage » (p. 24) en y incluant l'Amérique hispanique et les modalités spécifiques d'héritage du trauma qui s'y dessinent par la littérature.

- 5 Dans le but de documenter l'« émergence d'une poétique féminine sur l'esclavage » (p. 15), l'autrice construit son propos en trois étapes discursives, déclinées en onze chapitres. La première partie prend en charge une synthèse historique consacrée à la mise en place des sociétés esclavagistes coloniales dans les Amériques, puis laisse la place, en deuxième partie, à une présentation généalogique des stratégies scripturales engagées dans le passage de l'archive à la fiction par les mises en récit littéraires de l'esclavage. Les troisième et quatrième parties, qui s'appuient intégralement sur l'analyse textuelle du corpus, tracent les contours d'une poétique féminine « de marronnage », dont elles établissent la puissance de transmission mémorielle. La démarche, interdisciplinaire, allie ainsi sciences sociales et critique littéraire. La présence d'un glossaire (pp. 301-302) et d'un index nominal (pp. 331-338), tout comme la classification rigoureuse de la bibliographie (pp. 307-330), témoignent d'un souci pédagogique appréciable et rendent le parcours au sein du livre tout à fait aisé.
- 6 La première partie, « Traite transatlantique et esclavage colonial : repères » (pp. 39-80), rappelle synthétiquement le cadre historique de la colonisation du continent américain par les puissances européennes, à travers un examen parallèle des postures de l'Empire espagnol et de la France coloniale (chapitres 1 et 2). Ce cadrage introduit l'évocation concrète des sociétés esclavagistes et détaille, en insistant sur leur agentivité, la situation particulière qu'y occupent les femmes mises en esclavage (chapitre 3). L'introduction générale était revenue sur le changement de « régime mémoriel » (Johann Michel) induit par la célébration/dénonciation, des deux côtés de l'Atlantique, des 500 ans de la « découverte des Amériques » (1992) et par la commémoration, en France, du 150<sup>e</sup> anniversaire de l'abolition de l'esclavage (1998). En droite ligne, le chapitre 4 revient sur la généalogie de cette conflictualité mémorielle, sous-jacente à la formation des États-nations hispano-américains, qui structure l'historique houleux des mesures abolitionnistes.
- 7 Sous le titre « De l'archive à la fiction » (pp. 81-150), la deuxième partie examine les procédés de mise en récit des traces historiques employés au sein des œuvres, que les trois documents d'archives en annexe viennent matérialiser (pp. 303-306). Le chapitre 5 s'attelle à une brève généalogie des récits d'esclaves dans les littératures anglophones, francophones et hispanophones, qui permet de situer les six romans du corpus au sein de cette filiation en montrant à quel point leur focalisation sur l'expérience de la femme esclave rompt avec ces précédents. Intitulé « (Ré)écritures de l'esclavage au féminin », le chapitre 6 aborde la ré-élaboration littéraire de l'expérience d'esclave au prisme du genre. Il souligne l'effacement durable des voix féminines dans cette entreprise, mais aussi leur réhabilitation croissante au sein des études littéraires et historiques, à la faveur d'une réflexion disciplinaire sur la pratique de la « micro-histoire ». Le chapitre 7 envisage les formes d'hybridation à l'œuvre dans ces romans comme les caractéristiques d'une poétique littéraire « indisciplinée » ; c'est en ce sens que sont analysés les enjeux de la réécriture, la place des intertextes historiques ou encore la subversion des genres et du pacte romanesque.

- 8 La troisième partie, intitulée « Violences et résistances : cartographie » (pp. 151-230), explore la représentation littéraire des violences physiques, psychiques et symboliques imposées aux femmes mises en esclavage, puis les multiples stratégies de résistance qu'elles déploient pour y faire face. Le chapitre 8, sobrement titré « Blessures », affronte ainsi la dimension la plus cruelle du sujet et, en creux, la question esthétique de l'irreprésentable. Il prend la forme d'un parcours comparatif, à travers différents espaces et motifs aussi concrets que symboliques (la grande marche, les « barracons », la cale du navire négrier, le marché aux esclaves), qui fait place à une lecture du corps féminin comme site de toutes les violences, concentrées dans le ventre et le visage. En réponse, le chapitre 9, « Survie et résistance », se penche sur les mécanismes de défense mobilisés par les personnages, du crime à l'évasion en passant par la dérive psychique ou l'instrumentalisation sexuelle du corps propre. Afin de rendre intelligibles les enjeux éthiques de leur représentation, l'autrice examine dans toute leur complexité les gestes du suicide individuel ou collectif, de l'avortement, de l'infanticide et de l'assassinat, pour reprendre enfin l'analyse du corps féminin, cette fois lu comme lieu de pouvoir et d'émancipation.
- 9 Avec la formule « Transmettre la mémoire de l'esclavage » comme ligne d'horizon, la quatrième et dernière partie (pp. 231-292) examine les voies de transmission du trauma représentées au sein du corpus, avant d'envisager la manière dont les œuvres deviennent elles-mêmes des vecteurs mémoriels. Le chapitre 10 avance la notion de « mémoires *marronnes* » pour rendre compte de ces poétiques féminines de la transmission, articulées autour de l'inscription du silence et du cri, de la réappropriation émancipatrice d'espaces d'enfermement (de la cale au cachot en passant par la case) et de la configuration subversive d'univers intimes (le jardin). Dans une tonalité conclusive, le onzième et dernier chapitre se penche sur les contrastes de positionnement des autrices en tant qu'« héritières » de cette histoire, problématisant leur connivence éventuelle avec la formation de monopoles essentialistes de légitimité mémorielle. L'autrice y qualifie finalement ces postures scripturales d'« est-éthique du *care* » en insistant sur la complémentarité entre leurs engagements militants et professionnels en faveur d'une transmission de la mémoire de l'esclavage et l'élaboration esthétique de leurs œuvres. Dans celles-ci, la représentation textuelle des « gestes de sollicitude, de soin, d'attention que les femmes esclaves déploient [...] pour vivre du mieux possible dans les conditions qui étaient les leurs » (p. 288) est prise en charge par des romans qui privilégient ce que la théoricienne de l'éthique du *care* Carol Gilligan nomme l'expérience des « subalternes et [d]es êtres privés de parole » et « l'ordinaire de la détresse » (citée p. 288). En rattachant ces esthétiques littéraires à une posture de *care*, l'autrice les situe dans la perspective générale d'une éthique de la littérature.
- 10 La conclusion de l'ouvrage invite à « Ramener le monde à la littérature » (pp. 293-300) en pensant une écriture de l'engagement à la croisée des disciplines, capable de penser les blessures de l'histoire sans se laisser piéger ni par la fausse dichotomie entre fiction et vérité, ni par « l'écueil des logiques [mémorielles] concurrentielles stériles » (p. 300).
- 11 Sur le plan formel, les scories stylistiques, grammaticales ou typographiques demeurent rares dans ce texte à la langue claire et concise, fruit d'un remarquable travail non seulement d'écriture et d'érudition, mais aussi d'une solide confection éditoriale.

- 12 La première partie et les jalons historiques qu'elle pose contextualisent profitablement l'examen, développé par la suite, de la ressaisie narrative de l'esclavage féminin, en même temps qu'ils préparent à jauger le caractère représentatif ou non des trajectoires vitales des personnages de femmes esclaves du corpus. S'il n'est pas question de mettre en doute la pertinence d'une approche interdisciplinaire – en l'occurrence historique – du fait littéraire, on peut toutefois déplorer l'intervention tardive de l'analyse textuelle elle-même, qui ne débute à proprement parler qu'au chapitre 7. Afin d'éviter cet écueil, on aurait pu imaginer une dissémination structurante de ces rappels au fil de l'étude des romans, qui aurait fait ressortir de façon d'autant plus éclatante la teneur des gestes de mise en récit et aurait laissé toute sa place au corpus.
- 13 Qu'il s'agisse de rendre compte des débats historiographiques autour de la notion de « métissage » ou de rappeler avec précision l'apport des typologies genettiennes aux études littéraires, la connaissance fouillée des différentes bibliographies, toujours maniées opportunément, construit un ouvrage minutieusement documenté et assure la robustesse de son approche interdisciplinaire. On regrettera seulement que ce tissage référentiel extrêmement serré ne laisse pas percer davantage la voix propre de la chercheuse, qui résonne malgré tout fermement aux seuils de l'ouvrage.
- 14 Dans la mesure où elles s'intéressent à des écritures travaillées par la tension entre archive et fiction du fait de leur objet (la mise en récit de l'esclavage), les études littéraires se trouvent ici repensées à nouveaux frais dans le cadre de ce que Laurent Demanze nomme le « nouvel âge de l'enquête » (2019, cité p. 37). C'est par l'exposé rigoureux des termes de ce débat, mais aussi par sa connaissance minutieuse de l'historiographie sur l'esclavage, autant que par l'attention qu'elle porte à la relation de ses aînées aux témoignages et aux archives, que Rocío Munguía Aguilar se positionne en faveur d'une approche nécessairement interdisciplinaire du fait littéraire comme ré-élaboration de l'histoire. Outre sa dimension d'étude textuelle comparative aboutie, *Mémoires de nos mères* se présente donc plus largement comme une réflexion méthodologique stimulante sur la pratique des études littéraires.
- 15 À l'issue de ce parcours critique, l'auteur parvient assurément à étayer la conviction qu'elle avait formulée d'emblée : à l'image de ces aînées qui sont ou se font filles des femmes esclaves par le geste littéraire, il nous revient de « regarder en face une histoire latente » (p. 37) dont nous sommes toutes et tous, bon gré mal gré, les héritiers – et donc d'honorer les mémoires de « nos » mères depuis « un présent toujours assiégé par l'irrésolu ».

---

## AUTEURS

LOUISE IBÁÑEZ-DRILLIÈRES

 IDREF : <https://idref.fr/249883449>

 VIAF : <http://viaf.org/viaf/690160483669604990785>

Université de Montpellier Paul-Valéry – IRIEC EA740  
louise.ibanez-drillieres[at]univ-montp3.fr